LES JEANNOTTE DIT LACHAPELLE, DE CODERRE EN SASKATCHEWAN

- Courage, témérité et persévérance -

Revue historique: volume 13 numéro 2, décembre 2002. Cet article est reproduit avec la permission de l'auteur Gwen Dale et du Wood River Free Press de Gravelbourg. Le texte a été traduit de l'anglais par Laurier Gareau.
Texte révisé par l'Association des descendants de Marin Jannot dit Lachapelle, septembre 2014.

Source : Société historique de la Saskatchewan, Musée virtuel de la Francophonie de la Saskatchewan.

> Ils ont été nombreux ceux qui sont venus, mal préparés pour les rigueurs de la colonisation dans l'Ouest, même ceux qui avaient reçu une bonne formation. Ils ont été attirés par des annonces promotionnelles ou encore, par des parents déjà installés dans l'Ouest canadien. C'est la raison pour laquelle Hervé Jeannotte dit Lachapelle, de Beloeil au Québec, est venu s'établir sur le « Flat à Jeannotte » près de Gravelbourg. Son frère Léo l'avait encouragé à venir avec la promesse d'une belle fortune qui l'attendait dans l'Ouest. C'était en 1911.

Hervé est électrotechnicien. Trouver un emploi dans ce métier, à l'époque, est impossible. Il avait travaillé pendant plusieurs années dans une usine à Montréal pour apprendre le métier d'ingénieur-électricien, à un salaire de 0,75$ par semaine.

Hervé Jeannotte vers 1910.
Photo : Jean et Gérald Jeannotte.

Il n'était pas fermier, mais il était persuadé qu'il connaissait ça « de la bonne terre ». Au Québec, de l'herbe haute représente une terre fertile, mais ce n'est pas nécessairement le cas en Saskatchewan. Les terres les plus fertiles en Saskatchewan sont généralement recouvertes d'une herbe rase et le colon fait bien de se méfier des hautes herbes.

Hervé Jeannotte achète une première propriété familiale, « un homestead », à dix milles et demi au nord de Gravelbourg. Il croit avoir fait une bonne affaire : le paysage est de toute beauté, il y a du beau grand foin en abondance et un ruisseau serpente au milieu du pré. Il est sûr d'avoir déniché la place de choix pour y bâtir un foyer qu'il partagera avec sa future épouse. Il s'achète alors une charrue, un tracteur *Rumilly* neuf et une batteuse de *Expense Saskatchewan* mais, aussitôt qu'il essaie d'enfoncer les quatre socs de sa charrue dans la terre, il se rend compte qu'il a commis une grave erreur. Son terrain est d'une qualité pitoyable, un « gumbo » lourd et en grande partie recouvert d'alcali (alcalino-terreux). Seul un carré, à l'est de sa terre, est apte à être cultivé. Prêt à tout pour gagner sa vie, Hervé demande à son père une avance sur son héritage. Il obtient la somme de 1 500,00$ qu'il utilise pour acheter une grosse batteuse et, pendant les quinze années suivantes, Hervé gagne sa vie, en bonne partie, à faire les battages pour les autres.

Le père d'Hervé, François Jeannotte, avait été maître menuisier et avait fait beaucoup de travail de finition dans les wagons de chemin de fer de la compagnie *Vanderbilt*. La rumeur voulait même qu'il ait menuisé le wagon personnel de la reine Victoria. Une superbe boîte à bijoux, sculptée de main de maître par leur grand-père, est l'un des précieux objets que possèdent les frères Jeannotte. L'ouvrage de marqueterie a été bien préservé.

C'est François Jeannotte qui aurait abandonné le patronyme « dit Lachapelle ». Dans sa jeunesse, il écrivait régulièrement à Azilda Auclair, sa fiancée qui demeurait à Beloeil, et elle lui écrivait à son tour. Mais François n'était pas le seul « dit Lachapelle » dans la région. Un jour, par erreur, un cousin de François a reçu une lettre d'amour écrite par Azilda. Le cousin, après avoir lu la lettre, a tellement taquiné le pauvre François que ce dernier n'a pas hésité à régler le problème. Pour éviter que son courrier aboutisse à nouveau entre de

François à l'âge de 50 ans.
Photo : Jean et Gérald Jeannotte.

mauvaises mains, il a écrit à Azilda pour lui demander de laisser tomber le « Lachapelle » de son nom de famille. À partir de ce moment, il s'est identifié au nom de « Jeannotte » tout court.

Tout en faisant du travail à la demande pour des fermiers des environs, Hervé tente tant bien que mal de gagner sa vie et d'assurer l'entretien de sa propriété. Pendant ce temps, il écrit régulièrement à sa fiancée, Marie-Anne Hamel, restée au Québec. Marie-Anne avait été éduquée par des religieuses dans un couvent de Warwick, au Québec. Sa mère étant décédée alors qu'elle n'avait que quatre ans et, sa belle-mère ne voulant pas l'avoir dans ses jambes, elle passe une grande partie de sa vie pensionnaire dans ce couvent et y reçoit une bonne éducation. Elle devient ensuite institutrice et enseigne pendant trois ans et demi dans une école au sud de Montréal. Son salaire est de 15,00 $ par mois, mais elle doit débourser 7,00 $ pour sa pension.

En 1918, Marie-Anne se rend dans l'Ouest avec son père et, en attendant d'épouser Hervé, elle travaille pendant un certain temps pour les avocats Bonneau et Crépeau de Gravelbourg. Enfin, elle et Hervé se marient et leur premier enfant, Jean, naît en 1920. Deux filles suivent Jean, soit Germaine et Lucienne. En 1929, c'est au tour de Gérald de naître. Les quatre enfants sont nés dans la vieille bicoque d'Hervé, les trois premiers au « Flat à Jeannotte », à dix milles et demi au nord de Gravelbourg, mais quand Gérald est né, le vieux « shack » avait été déménagé près de Coderre [1].

Marie-Anne Hamel vers 1910.
Photo : Jean et Gérald Jeannotte.

En 1927, Hervé échange sa première propriété (une demi-section, incluant le carreau de préemption) contre une nouvelle demi-section près de Coderre. Le « shack » est déménagé du « Flat à Jeannotte » au nouvel emplacement, le site de l'actuelle *Ferme Jeannotte*, située à six milles et demi au sud et à l'ouest de Coderre, près de la rivière Wood. Il a fallu tout recommencer à zéro, comme se rappelle Jean : « c'était un deuxième endroit pour papa et, à nouveau, il a dû dompter la terre. »

Quand les enfants étaient petits, Marie-Anne accompagnait souvent Hervé pendant les moissons, couchant parfois avec ses trois enfants à la belle étoile, sous les charrettes à foin. Elle y allait pour faire la cuisine quand il n'y avait personne d'autre pour s'en occuper. C'est quand même incroyable de penser que cette femme, avec l'éducation qu'elle avait, ait accepté de si bon gré la vie rigoureuse de femme de colon. Marie-Anne était totalement dévouée à son mari et à ses enfants. Hervé espérait que sa situation financière s'améliore, mais vers 1929, on n'avait plus vraiment besoin d'équipes de « batteux ». Les fermiers s'étaient regroupés pour acheter de plus petites batteuses, et ils suffisaient à leurs besoins.

Comble de malheur, le testament de François, le père d'Hervé, fut invalidé parce qu'il était écrit en français. François était venu dans l'Ouest pour y vivre avec ses enfants et il mourût chez son fils. Les tribunaux ont décidé que le testament était invalide parce que François avait vécu en Saskatchewan pendant plus de six mois et que le document était rédigé en français. Hervé a démissionné comme exécuteur testamentaire de son père et a remboursé les mille cinq cents dollars qu'il avait déjà reçus en héritage. C'est sa sœur, Orpha, qui a hérité de l'argent de son père.

---

[1] Fondateur : Joseph Eudore Coderre, né à Saint-Damase, Québec, le 12 juin 1887, fils de Jean-Baptiste et de Marie Régina Daigle. Eudore et son épouse Clodia Charbonneau auront cinq enfants. Eudore meurt à Coderre le 24 juin 1960.
Voir : http://musee.societehisto.com/courval-et-coderre-n381-t672.html

Les « batteux » d Hervé Jeannotte

Puis, avec l'arrivée des terribles années trente, vint la grande dépression. Jean se souvient des tempêtes de poussière, « si épaisse qu'il devenait impossible de voir la couleur de la table de cuisine. »

La demande pour des « batteux » est disparue et, avec la sécheresse, il n'y a plus rien eu à moissonner. Les gens vivaient dans une véritable « trombe de poussière » ! Comme bien d'autres, les Jeannotte essayaient de s'en tirer tant bien que mal. On élevait des poulets, un peu de bétail et on faisait un peu de jardinage. Mais, sans pluie ni argent, leur qualité de vie se dégradait à vue d'œil.

Au début de la crise, Hervé est parti vers l'Est dans l'espoir d'y trouver du travail. Il a laissé sa famille dans la petite bicoque sur le domaine familial en projetant de les faire venir quand il aurait trouvé un emploi et serait établi. On peut facilement imaginer le stress de Marie-Anne. Les moyens de communication n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui et il n'y avait pas d'argent. Jean était assez vieux pour donner un coup de main à sa mère, mais ils étaient quatre enfants à nourrir. Jean se souvient de cette absence : « Pendant les années 1930, papa est retourné dans l'Est pour chercher du travail. Maman, et nous les enfants, nous étions restés derrière dans le vieux « shack ». Quand papa est revenu en 1931, il avait tellement maigri que maman ne l'a pas reconnu ! Il était presque mort de faim là-bas, à Amos, au Québec. Il aurait pu obtenir du travail là-bas, mais on n'avait pas d'argent pour le payer. »

Après une année, Hervé est donc revenu à Coderre. Ses aventures n'avaient pas porté fruit ; la grande dépression sévissait d'un bout à l'autre du pays. S'il y avait eu suffisamment d'argent pour l'embaucher, Hervé aurait pu travailler, mais sans attendre de paie !

De catastrophe en catastrophe, de désastre en désastre, de la sècheresse aux mouches, des sauterelles aux chenilles et même aux gaufres [2] la misère perdure. On publie alors des annonces dans les journaux demandant aux gens de faire la guerre aux gaufres. Dans la plupart des municipalités, les queues de gaufres valent un cent chacune. La famille Jeannotte fait comme bien d'autres et vend les queues de gaufres, mais Marie-Anne trouve à tirer parti de ces rongeurs : Jean et Lucienne les attrapent et les dépouillent. Marie-Anne découpe ensuite les peaux et les fait sécher, puis, elle en fabrique un manteau pour Gérald. Celui-ci ne sait plus combien de gaufres ont sacrifié leur vie pour ce manteau, mais selon lui, « c'était un manteau très chaud. » Il dit l'avoir usé « à la corde ».

Manteau en peaux de gaufres de Gérald.
Photo : Jean et Gérald Jeannotte.

Jean a plusieurs souvenirs des années de la crise. « Nous avions deux vaches. Maman enrobait le beurre de sel et enveloppait les œufs dans du papier pour les conserver plus longtemps. Elle utilisait les peaux de lapin pour leur fourrure. Après un certain temps, nous avons fini par avoir un peu plus d'argent ; nous avions demandé et obtenu de l'aide du gouvernement, d'abord 5,00$ par mois et ensuite 8,00$ par mois. Nous faisions bouillir de l'écorce d'arbre pour faire une tisane, chose que mes parents avaient apprise des Métis. Ce n'est qu'avec le début de la Deuxième Guerre mondiale que

[2] Le terme anglais est « gophers ». C'est un rongeur commun en Amérique du Nord.

nous avons commencé à faire un peu plus d'argent et réussi à payer nos dettes. »

Pour Gérald, la mémoire de sa mère reste gravée dans ses souvenirs : « Maman était une femme très intelligente. Si elle vivait aujourd'hui, elle serait probablement avocate, ou pourrait exercer quelque profession qu'elle aurait choisie. Pendant la guerre, elle a travaillé comme comptable à Ottawa. Elle a réussi les examens requis et a été immédiatement embauchée. Elle travaillait au service d'approvisionnement et était chargée de suivre le mouvement des chars de combat envoyés et détruits au front. Elle gardait un bilan très serré des dépenses. À ce moment-là, maman m'a fait venir à Ottawa pour que je puisse y recevoir deux années de bonne formation. Elle avait toujours voulu qu'on reçoive une bonne éducation. Par contre, il me semblait que j'avais une enseignante différente à toutes les quinze minutes. Maman est restée à Ottawa pendant trois ou quatre ans. Elle aurait pu rester là-bas après la guerre mais elle s'ennuyait tellement de son pays et de sa famille ! Puis, elle était fatiguée de devoir rentrer le soir, de s'enfermer entre quatre murs garnis d'un lit, d'une couchette pour moi et d'une plaque de cuisson. »

C'est en 1942 que Marie-Anne a été embauchée à Ottawa. Elle s'est donc retrouvée seule à Ottawa pendant deux ans. En 1944, elle a fait venir son plus jeune, Gérald, pour qu'il puisse recevoir une bonne éducation. Pendant que sa mère et son frère étaient à Ottawa, Jean est demeuré à Coderre pour aider son père à la ferme. En raison de la pénurie de main d'œuvre agricole pendant la guerre, le gouvernement cherchait à tout prix à maintenir les fermes en opération. Les jeunes hommes étaient donc exemptés de s'enrôler s'ils travaillaient sur une ferme. Hervé aurait aimé être requis pour l'effort de guerre comme électricien, mais sa santé n'était pas bonne et on l'a refusé. Quant à Jean, il a tenté de s'enrôler comme mécanicien, mais on lui a détecté une polio et il a été renvoyé.

Marie-Anne et Gérald sont revenus à Coderre un an après la guerre, en 1946. La vie d'Hervé et de Marie-Anne a toujours été une longue lutte. Par contre, celui qui avait insisté pour qu'Hervé vienne s'établir dans l'Ouest, son frère Léon, a connu un grand succès à Gravelbourg. À un moment, il était propriétaire de cinq commerces en plus d'être fermier.

Marie-Anne, Hervé et leurs enfants : Jean, Lucienne et Germaine vers 1930. Photo : Jean et Gérald Jeannotte.

Malgré le travail sans relâche pour maintenir la ferme viable, ce qui importait à Hervé et Marie-Anne c'était que leur famille soit heureuse. Mais, les enfants sont des enfants. Jean se souvient, avec un petit rire, la fois qu'il avait peint les cheveux de sa sœur ; évidemment, il avait fallu les couper ! Gérald raconte, « on était toujours à me harceler. Une fois, j'étais assis sur mon cheval alors qu'il s'abreuvait. Lucienne m'a donné une poussée et j'ai glissé le long du cou du cheval, aboutissant dans l'auge. Germaine m'a aidé à sortir de l'eau alors que Lucienne elle, trouvait formidable la façon dont j'avais glissé le long du cou du cheval jusque dans l'eau. »

Tous les enfants Jeannotte étaient ambitieux. Germaine était une excellente artiste et elle a toujours œuvré en arts. Plus tard, elle a même enseigné les arts. Lucienne est devenue infirmière et a exercé sa profession jusqu'à l'âge de 72 ans. Jean, avec ses talents d'artiste et de mécanicien, aurait bien aimé devenir bijoutier mais on avait besoin de lui à la ferme. Gérald précise : « Nous avions tous des ambitions. Moi, je voulais être dentiste mais, quand les simples soldats sont revenus de la guerre ils ont pris toutes les places en médecine dentaire. » Il a donc commencé à travailler avec son frère à la ferme.

Personne ne restait à rien faire chez les Jeannotte. Hervé s'intéressait à la photographie et à l'haltérophilie. Marie-Anne était toujours occupée à faire du petit point. D'ailleurs, il y a plusieurs de ses œuvres encadrées dans le salon de la maison de Jean et de Gérald. Jean aimait faire des pièces ornementales chantournées en bois. Les deux frères aimaient aussi travailler le cuir et ont gagné de nombreux prix à des foires agricoles avec leurs bourses en cuir ciselé. Gérald se souvient avoir vu sa mère et

son frère tricoter de gros chandails de curling et aller les vendre pour gagner quelques dollars supplémentaires. Selon lui, « nous avons essayé tous les hobbys imaginables.

Germaine vers 1950.
Photo: Jean et Gérald

Lucienne, vers 1950.
Photo: Jean et Gérald.

Nos deux sœurs se sont mariées et sont devenues mères de famille. Les deux sont aujourd'hui veuves et vivent en Colombie Britannique. Germaine a eu deux enfants, un fils et une fille, tandis que Lucienne a eu deux filles et un fils. L'une des filles de Lucienne, Glorianne (Glory-Ann) Carrière, est mariée au chanteur western, Ronnie Prophet. Glorianne a souvent chanté avec Ronnie et a elle-même connu une certaine célébrité. »

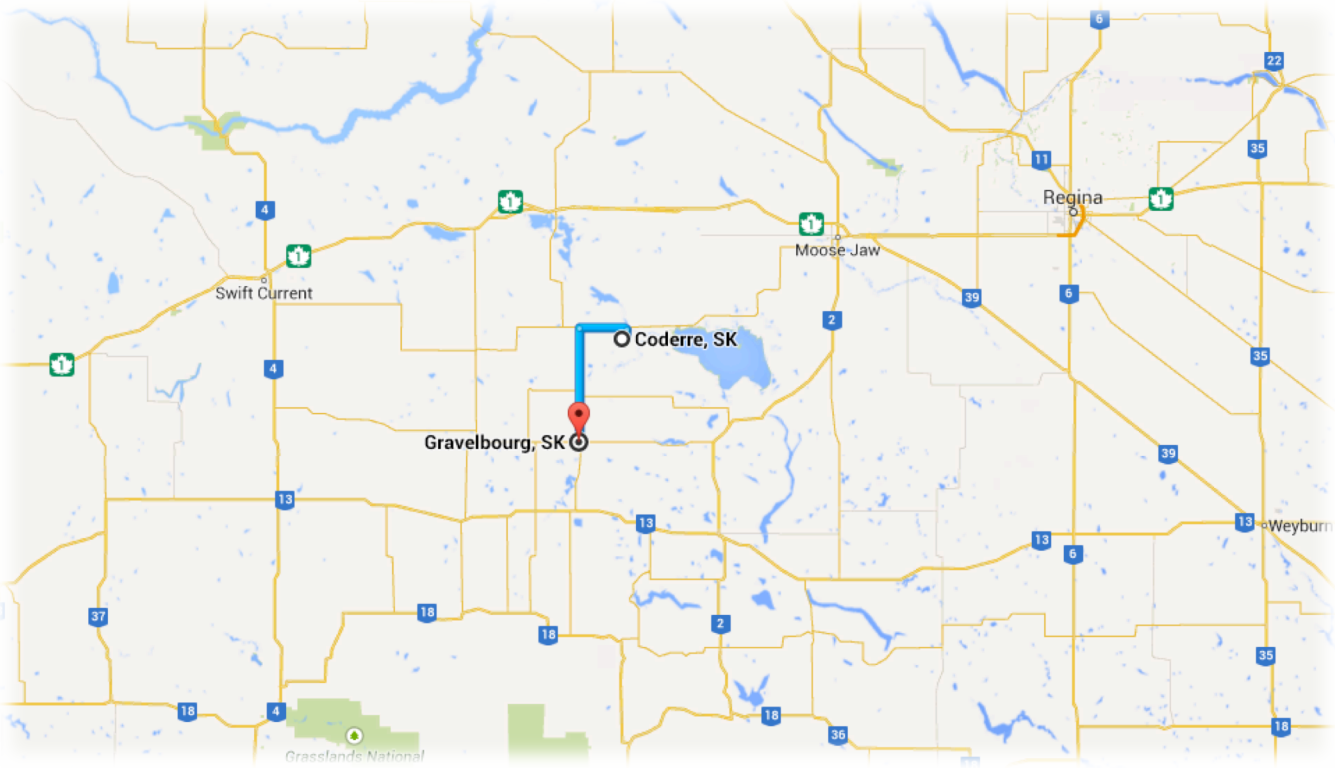
Gérald et Jean ont construit une nouvelle maison pour leurs parents. Hervé et Marie-Anne ont pu en jouir pendant plusieurs années. Selon leurs fils, « nous leur avons bâti la maison dont ils avaient toujours rêvé. » La plus grande crainte d'Hervé et de Marie-Anne Jeannotte était de finir leurs jours dans un foyer pour vieillards. « Ils avaient déjà vu personnellement les foyers pour vieillards au Québec. » Hervé Jeannotte, né en 1885, est décédé dans sa maison de Coderre en 1960. Marie-Anne, qui était née en 1895, est décédée dans la même maison en 1980.

Jean et Gérald vivent encore à la ferme de Coderre. Ils sont bien connus, autant comme fermiers que comme « patenteux » et hommes d'affaires. Selon Gérald, « on est venu à bout du sol de cette terre avec des pics, des pelles et des chevaux et on a ramassé des roches. Parfois, je pense que cette terre fait pousser les roches. »

Gérald Jeannotte.
Photo : Jean et Gérald Jeannotte

Jean Jeannotte.
Photo : Jean et Gérald Jeannotte.

Parce qu'il y avait tellement de roches, ils ont inventé un appareil pour aider à les ramasser, le « rock picker », une ramasseuse de pierres. Ils ont aussi inventé une façon de contrôler la profondeur des semis. Pour éviter de perdre leur exclusivité sur ces inventions, ils ont formé la *Jeannotte Manufacturing Ltd*. Leur usine, où ils construisent de l'équipement agricole, est située sur leur ferme de Coderre. Ils continuent toujours à travailler la terre, allant même jusqu'à tenter l'expérience de l'agriculture biologique, et ils élèvent toujours du bétail, dont une quarantaine de vaches.

Ni l'un ni l'autre des deux frères ne s'est marié. Gérald dit: « Je pense que Jean aurait fait un bon père de famille, car il a beaucoup de patience. Mais moi, non ! Je n'étais pas fait pour être marié ». Les deux frères disent aussi qu'ils étaient trop pauvres pour aller au collège ou dans une école catholique. Ils ont donc fait leurs études à la petite école de campagne, le *Bar Hill School*, près de Coderre. « Nous vivions de pain, de lait et de sucre brun. Nous étions les plus pauvres de la communauté, mais malgré cela, nous laissons bien des choses derrière nous. »

Ferme Jeannotte à Coderre